

*Migrations de l'âme
Les artisans d'art
de la cité-jardins
Henri-Sellier*

texte

Rouja Lazarova

photographies

Dorothée Davoise

remerciements...

*aux habitants, aux associations
de la cité-jardins Henri-Sellier :
la Boule Gervaisienne, les Briques rouges*

*aux artisans d'art :
Armel Barraud, Serge Barto,
Christine Delval, Sandra Dufour,
Bruno Levesque, Christine Marot*

*les bibliothécaires de la bibliothèque
François-Mitterrand*

*à la ville du Pré Saint-Gervais
et au Département de la Seine-Saint-Denis*

Pour un Parisien, le Pré Saint-Gervais, situé dans le prolongement des hauteurs de Belleville et de Ménilmontant, se mérite.

Prendre la ligne de métro 7 bis et descendre à sa dernière station, ressentir le poids de la terre, remonter des profondeurs vers le haut, cent quarante-six marches, et à chacune d'elle, penser à ces ouvriers qui, au milieu du XIX^e siècle, ont creusé les carrières de gypse en plein air du plateau des Lilas et de la commune du Pré, pour fournir les matériaux de construction pour Paris, ville bourgeoise, ville en pleine expansion industrielle ; s'arrêter pour retrouver son souffle, encore quatre-vingts marches, reprendre l'ascension, penser aux ouvriers qui, au début du XX^e siècle, ont foré les couloirs de ce même métro et ont comblé de cette terre excavée les carrières de gypse évidées cinquante ans plus tôt.

Monter, s'accrocher à l'idée que le bas a forcément en contrepartie un haut, s'extirper enfin des mâchoires de la terre pour arriver au pied de cette hauteur rêvée qui n'en est plus véritablement une, aplanie dans les années 1930 pour la construction des habitations bon marché, mais une hauteur que l'Histoire élève symboliquement : la Butte du Chapeau-Rouge. Appartenant autrefois au territoire du Pré Saint-Gervais, elle incarne la lutte pour la liberté de se rassembler dehors, car la liberté de réunion, conquise en 1881, était limitée aux espaces clos.

Il bruine ou il pleut, un temps hivernal en ce mois de janvier 2014, mais je respire à pleins poumons, comme pour inhaler un peu de cette aspiration à la liberté qui habitait les consciences au tournant des XIX^e et XX^e siècles.

Après la répression par la police d'un rassemblement ouvrier en 1907, le député socialiste Édouard Vaillant – dont le nom m'accompagnera durant mes errances à la cité-jardins Henri-Sellier – interpelle le président du Conseil, Georges Clémenceau, et obtient ainsi les premières concessions à la liberté de manifester en plein air, telle qu'elle se pratiquait déjà dans les parcs de Londres.

La Butte du Chapeau-Rouge devient le lieu des rassemblements populaires à partir de la fin 1912, à l'initiative de l'Internationale ouvrière et des socialistes de la SFIO. Mais ce sont les deux années suivantes qui marquent son apogée de lieu d'expression de la « vox populi » : trois rassemblements gigantesques se tiennent pour prévenir la guerre. Drapeaux rouges, guinguettes, orateurs, et parmi eux, le tribun

Jean Jaurès, qui, à deux reprises, le 25 mai et le 13 juillet, enflamme la foule et prévient de la folie de guerre qui s'annonce. En vain. La Grande Guerre commence au lendemain de son assassinat.

J'entends la voix de ce « *monstre de la parole* » qu'Adolphe Tabarant compare à Wagner, résonner du côté de la butte du Chapeau-Rouge, que je laisse à ma gauche, descendant les marches de la rue Frédéric-Mourlon sous la pluie visqueuse de ce début de millénaire inquiétant, assombri par d'autres menaces guerrières. Je traverse le boulevard d'Algérie, une autre mémoire d'injustices et de douleurs du XX^e siècle français. Je marche sous le périphérique et son grondement insensé, deux pigeons s'élancent dans ce vaste tunnel, renforçant mon sentiment d'oppression.

Me voilà au Pré Saint-Gervais, dans la rue André-Joineau. Pour atteindre mon objectif – la cité-jardins Henri-Sellier – il me faut tourner à droite et pénétrer dans le monde enchanté de la Villa du Pré. Des pavillons coquets du XIX^e siècle, rappelant le passé bucolique de la commune, longent la Grande avenue ou l'avenue des Acacias. Cachés derrière des haies de lilas, ils respirent l'aisance et la sérénité de la nouvelle bourgeoisie parisienne, venue se nicher dans ce coin paradisiaque aux bords du périphérique. L'on murmure à voix basse quelques noms de vedettes, et on s'en va.

Arrivée à la bibliothèque François-Mitterrand, je monte les escaliers et me voilà enfin avenue Jean -Jaurès, au pied des « briques rouges » de la cité-jardins, un ensemble HLM où vit le peuple.

L'on peut décider de prendre le bus 48 reliant le Palais-Royal et la Comédie-Française, tout de blanc bâtis, au Pré Saint-Gervais qui, au fur et à mesure de son trajet, se vide de sa population petite-bourgeoise et monochrome, laissant craintivement la place au bigarré, au moiré, à cette richesse du mélange que chante Michel Serres dans son essai *Les Cinq sens*. Philosophie des corps mêlés. « *Ces simples se voient peu dans la nature, on ne trouve jamais que le spectre indéfini de leurs composés, on ne connaît les simples que par les nuances et leurs réactions réciproques* », écrit-il, pour demander, un peu plus loin : « *Qui oserait s'affirmer non métissé, à la rigueur ?* »

Vers la gare du Nord, montent un Indien et un Pakistanais exhalant les odeurs d'épices ; des mamans africaines en boubous multicolores, les pieds nus en toute saison, un enfant somnolant sereinement au dos, ceint

par un bandage. Vers la Mairie du 19^e, montent des femmes musulmanes en abayas, discrètement voilées. On aperçoit la chachia blanche ou la kippa noire coiffant le chef d'un musulman ou d'un juif pratiquant. Et puis, le petit peuple parisien, modestement vêtu, tirant un caddy à courses, le regard perdu à travers la fenêtre. La France que j'aime se réunit dans ce bus, offrant sa mixité au regard, laissant supposer la richesse des cultures derrière les habits et les nuances de couleurs de peau : la République dont les principes et la tolérance se conquièrent au quotidien.

L'on peut également enfourcher un Vélib' et contourner la montée de Belleville et de Ménilmontant par la piste cyclable du boulevard Jean-Jaurès, bizarrement conçue, mobilisant la vigilance du vélocipédiste. Une fois la Porte de Pantin franchie, on tourne à droite dans la rue de la Marseillaise, qui longe le périphérique côté banlieue, sifflotant « *Allons enfants de la patrie, le jour de gloire est arrivé* ». Au-delà de la porte Chaumont, la rue se prénomme Sigmund-Freud, une incohérence toponymique dans cette commune où chaque nom évoque l'histoire du socialisme et de la République. Cependant, cette irruption de l'inconscient dans l'univers du rationnel socialiste a quelque chose de charmant, rappelant la mixité des points de vue sur le monde. Quelques coups de pédale, et l'on arrive au croisement avec la rue Jean-Baptiste-Semanaz, premier maire socialiste de la commune élu en 1904, en 1908 et en 1912, indissociablement lié à son histoire de conquêtes sociales. Voici la P'tite Criée, autrefois marché aux poissons, aujourd'hui marché couvert qui dispose également d'un espace d'expositions. C'est la rue Danton, toute droite, que je dois emprunter pour aller vers mon objectif...

Qu'il choisisse de prendre la ligne 11 du métro et de descendre à la Porte des Lilas, le Parisien doit monter cent trente-cinq marches, mais les hauteurs qu'il atteint sont plus banales. Il traverse la ligne du tramway des boulevards extérieurs, passe insouciamment au-dessus du périphérique dont il ne voit que les bretelles de sortie, s'arrêtant tout au plus à quelque feu rouge. Il laisse à sa droite le nouveau complexe de cinéma Étoile Lilas et longe le square Serge-Gainsbourg. La condition du petit peuple lui parvient alors mélodieuse, son désespoir adouci par la poésie du chanteur.

**« Je suis le poinçonneur des Lilas
Le gars qu'on croise et qu'on n'regarde pas
Y a pas de soleil sous la terre
Drôle de croisière »**

Février 2014. Je contourne le square et, en empruntant l'avenue René-Fonck, aviateur as des Alliés, combattant subtil et vaillant dans la guerre que Jaurès ne put éviter par sa flamme et ses discours. Le jeune René-Fonck rejoint la célèbre escadrille des Cigognes en 1917 et remporte soixante-quinze victoires contre l'aviation allemande. Telle une piste de décollage, l'avenue qui porte son nom descend en pente douce vers « les briques rouges » et j'accélère le pas jusqu'à courir, je prends mon envol, les ailes de l'esprit largement dépliées.

**« Je vis au cœur d'la planète
J'ai dans la tête
Un carnaval de confettis
J'en amène jusque dans mon lit
Et sous mon ciel de faïence
Je n'vois briller que les correspondances »...**

La cité-jardins ou, tout du moins, ses deux premiers îlots qui se trouvent au Pré Saint-Gervais, se déploie alors en-dessous et sa forme évoque le chiffre 8, symbole de l'infinitude, composée d'un premier cercle de bâtiments rouges ceignant le stade, et d'un deuxième enveloppant les habitations pavillonnaires et le square Henri-Sellier. Ces deux ensembles sont séparés par une ligne droite, la place Séverine.

Entièrement conçue par l'architecte Félix Dumail, construite sur une longue période, entre 1927 et 1954, la cité-jardins porte le nom du conseiller général de la Seine et ministre de la Santé publique dans le gouvernement du Front populaire, en 1936-1937, Henri Sellier. Cet homme d'État ne s'est jamais fatigué de penser la modernité de la première partie du XX^e siècle : le développement industriel, l'augmentation de la population, l'urbanisme social, le logement digne pour les ouvriers. Les habitations à bon marché, les fameuses HBM, fleurissent en rouge à la périphérie parisienne, à l'emplacement de la zone « de servitudes militaires » et des fortifications édifiées sous l'impulsion d'Adolphe Thiers, et en proche banlieue.

L'architecture – notion ambiguë, là encore, « métissée », discipline frontière entre les sciences, la technique et les arts, alliant l'abstraction de la mathématique et de la topologie à la connaissance concrète des matériaux (brique, mortier, acier), et qui englobe le sens du beau. Discipline qui commence par le plat, le dessin (plan, coupe, dessin axonométrique) et qui se transforme en volume ; qui débute par le petit et change d'échelle pour devenir grand. Qui n'oublie jamais l'homme, car sa finalité est de produire un ensemble solide, commode à vivre (ventilation, chauffage, câblages), disposé convenablement dans l'espace, et qui, par ses formes et ses couleurs, suscite des sensations esthétiques.

Félix Dumail est l'un des principaux architectes de ce nouvel urbanisme du tournant du XX^e siècle qui cherche à concilier logement bon marché et conditions de vie dignes pour le nouveau prolétariat. Concepteur, entre autres, de la cité-jardins de Gennevilliers avec son associé Jean Hébrard, il devient architecte principal de l'Office public des HBM de la Seine en 1921. En 1924, l'OPHBMS acquiert un vaste terrain au Pré Saint-Gervais, qui débordait sur les communes de Pantin et des Lilas, pour la construction d'un ensemble de plus de mille deux cents logements.

Cependant, le terrain est peu fiable et accidenté, constitué de buttes, de remblais et de dépressions, notamment le « trou marin », ancienne carrière de gypse, devenue décharge puis petit lac nauséabond en raison de la difficulté de l'écoulement des eaux. Ces caractéristiques déterminent l'implantation et la forme de l'ensemble. Le « trou marin » devient un stade, lieu de vie collectif, que l'on baptise du nom du père de l'éducation populaire, Léo Lagrange. La deuxième dénivellation accueille des pavillons individuels sans fondations, intégrant des ateliers d'artistes, et dont l'esthétique épurée aux façades plates, enduites de chaux, demeure aujourd'hui résolument moderniste. Possédant chacun un petit jardin, ces pavillons blancs se disséminent autour du square Henri-Sellier. La bande rouge des habitations collectives à quatre étages vient embrasser ces deux entités.

Mars 2014. En descendant l'avenue René-Fonck, j'arrive à l'angle arrondi formé par les avenues Jean-Jaurès et Édouard-Vaillant – la première plutôt rectiligne, la deuxième s'évasant en courbe, – qui épousent les ondulations du ruban rouge. Il y a quelque chose de vivant dans l'architecture de Félix Dumail qui casse la symétrie même sur laquelle elle se fonde. Les toits plats descendent en cascades ; des encorbellements, des

loggias, des balconnets triangulaires cassent la rectitude des murs. Les barres ne se tiennent pas d'un bloc – ici, elles sont percées par un porche, là, elles ne sont reliées que par un muret bas.

La sensation de vitalité vient de la disposition même des briques. Au rez-de-chaussée, un décalage minime dans leur superposition crée un relief zébré ; autour des portes d'entrée, elles se croisent en motifs rappelant les points de croix de la broderie ; à certains angles, elles forment des tresses. Elles dessinent un tatouage en relief de ces façades rouges, ponctuées par les lignes blanches des encadrements de fenêtres et les taches blanches des volets.

Quelques échafaudages demeurent encore des travaux de réhabilitation du premier îlot lancés par l'Office public de l'Habitat Seine-Saint-Denis il y a deux ans. Une réhabilitation nécessaire, de la première depuis la construction de la cité mais dont l'exécution a été longue, entachée d'irrégularités, d'erreurs, de retards. Certains habitants ont été relogés, d'autres sont restés sur place. « *C'était pénible, stressant, angoissant. De la poussière partout, malgré les bâches. Les ouvriers se sont trompés de dimensions pour les panneaux de la loggia, ils les ont montés, puis démontés... C'était interminable* », confie une célibataire de quarante-deux ans, secrétaire à l'hôpital. Elle concède que le chauffage et le double vitrage ont nettement amélioré les conditions de vie de son logement.

Excédés par les retards et les irrégularités des travaux sur la première tranche, les habitants de la cité se sont réunis durant l'été 2013, accompagnés par l'association nationale de défense des locataires, CLCV, pour mieux faire entendre leur voix par les représentants de l'OPHSSD et les élus locaux. Un an plus tard, le 14 mars 2014, l'association « Les Briques rouges du Pré » est officiellement créée dans un nouveau local, place Séverine. Le président de l'association, Abdel Madeleine, se réjouit de la signature d'un protocole d'accord avec l'Office public de l'habitat qui améliorera, espère-t-il, l'efficacité des travaux sur la deuxième tranche. L'ambiance est conviviale, habitants et élus discutent de choses et d'autres, buvant du pétillant et des jus de fruits, grignotant chips, biscuits salés et cacahouètes.

Avril 2014. En ce début d'après-midi de samedi ensoleillé, le ciel intensément bleu accentue les rectangles rouges et leurs motifs blancs. Dans le square Henri-Sellier, assises sur un banc, quatre jeunes filles

bavardent. Elles étudient au groupe scolaire Jean-Jaurès/ Pierre-Brossolette, autre création architecturale de Félix Dumail qui se dresse en face du porche de la cité. Françaises de naissance, elles évoquent leurs origines antillaise, sénégalaise, vietnamienne, polonaise, et réincarnent ici, dans le square inondé de lumière, le métissage républicain du bus 48, qui fait la richesse de la France. Elles se plaisent dans le square, mais regrettent son réaménagement récent qui l'a adapté aux tout-petits. Elles aimeraient bien une balançoire pour les ados et une fontaine d'eau.

Plus haut, quelques femmes surveillent leurs marmots. Une assistante sociale, une employée, une sans-emploi. Elles rechignent à engager la conversation, dénoncent la petite délinquance, notamment les casses de voiture qui surviennent du côté de l'avenue Edouard-Vaillant. Habitant le deuxième îlot de la cité, elles appréhendent les travaux à venir et ont adhéré à l'association « Les Briques rouges » pour se défendre. Elles finissent par exprimer leur attachement à la cité et son esprit petit village. Sur le banc voisin, un papa tout juste quadragénaire, ancien de chez Citroën, du site d'Aulnay-sous-Bois, regarde ses deux fils jouer. En pleine reconversion professionnelle, il vient de postuler pour un poste d'agent de sécurité et d'incendie et attend une réponse. La vie est dure, certes, mais il faut profiter des petits bonheurs qu'elle recèle.

Le temps est comme suspendu. Dans les jardins privatifs des pavillons vicinaux, quelques voisins installés autour d'une table prolongent le déjeuner printanier en refaisant le monde. Ils sont pour la plupart artistes : photographes, plasticiens, architectes. Les anciens, ouvriers à la retraite, se cachent derrière leurs rideaux à dentelles, sauf cette septuagénaire, qui se baisse péniblement pour bêcher. « *Là, je vais planter mon persil, de la menthe, des aromatiques. Quand on a la chance d'avoir un jardin, il faut le cultiver* », assène-t-elle, lançant un regard désapprobateur du côté des déjeuneurs-jouisseurs, jalouse de leur jeunesse, ignorant probablement qu'elle exprime là la sagesse d'un Candide épuisé par les violences, les voyages et les guerres, amoché par la perfidie et les trahisons.

De l'autre côté de la place Séverine, sur deux terrains au revêtement différent jouxtant le stade dans lequel quelques jeunes hommes driblent avec un ballon, une quinzaine d'hommes jouent à la pétanque. Qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il vente, ils sont là, concentrés, sérieux, figures indissociables du paysage des « Briques rouges ».

« Des artistes de la pétanque ! » L'expression vient de Jean-Claude, cadre retraité et président de l'association *La Boule gervaisienne* qui m'offre d'emblée une boisson rafraîchissante. Devant mon hésitation à accepter, il insiste : « *Notre premier principe, c'est l'hospitalité. Quand on reçoit un club, par exemple, on assure le casse-croûte et l'apéro.* » Cet après-midi, précisément, les boulistes gervaisiens s'entraînent pour une rencontre en interclubs prévue le lendemain à Rosny-sous-Bois, qui fait partie du championnat de France. « *Ce sont de gros calibres, on ne va pas aller bien loin, mais on y va quand même ! L'essentiel est de se faire plaisir* », dit-il, avant de pointer le cochonnet et de prendre le point à l'adversaire.



À les observer jouer, je reprendrais cependant l'expression de Jean-Claude : libérés du poids de la compétition, ces boulistes ne sont pas des artistes, mais plutôt des artisans de la pétanque. Par de nombreux aspects, ils me rappellent les artisans d'art qui s'installent depuis deux, trois ans au pied des immeubles rouges, incités par une politique de soutien de la Ville du Pré Saint-Gervais.

Il y a d'abord le temps qui va à l'encontre de l'accélération moderne. Il n'est pas forcément lent – il ne coule pas dans le même sens. C'est un temps personnel, nécessaire pour se recentrer sur soi, retrouver la position, l'équilibre va nous mettre en contact avec notre âme.

Il y a ensuite la technique. Ce samedi, par exemple, le terrain est très sec, difficile à jouer, la boule rebondit et roule, elle n'en fait qu'à sa tête d'acier. *« Alors, on cherche à la porter plus loin possible pour réduire son parcours au sol, et éviter qu'elle dévie trop du but. On peut aussi pousser le cochonnet ou tirer la boule de l'adversaire. Les techniques changent en fonction du revêtement et des personnalités de chacun »*, explique Jean-Claude. Et d'ajouter avec humilité : *« Mais enfin... On ne réussit pas à tous les coups »*.

Cette humilité-là, distingue l'artisan de l'artiste, imbu de sa singularité. L'artisan, lui, sait intrinsèquement qu'il se situe dans la répétition, dans la reproduction d'un geste ancestral. Il s'entraîne, comme le sportif ; il crée par la répétition.

Comme l'artisan, le bouliste a ses outils. Le cercle en plastique qu'il pose sur le sol pour éviter d'abîmer le bout de ses chaussures me rappelle le dé à coudre de la brodeuse qui protège ses doigts de piqûres : goutte de sang jaillissant de la peau percée, tâche rouge sur tissu blanc. Le ramasse-boules, un aimant attaché à un fil, qui épargne au joueur de sans cesse se baisser, m'évoque le marteau du tapissier, le ramponneau, aimanté d'un côté pour attraper de lui-même les semences, ces petits têtards en fer noir qui fixent le tissu sur la structure en bois d'une chaise.

Il y a enfin, accessoire indispensable, la serviette en coton doux. Dépassant de la poche du pantalon, elle sert à essuyer la boule, car la couche de poussière qui l'enveloppe inévitablement, aussi fine soit-elle, fausse le contact avec la main du joueur. Et ce contact est primordial. *« Il faut une bonne prise pour tirer juste »* résume Pierrot, peintre en bâtiment à la retraite d'origine yougoslave, habitant la cité depuis vingt-sept ans.

Le toucher, élément essentiel du jeu de pétanque, élément essentiel de l'artisanat d'art. Cinquième sens qui l'emporte sur les autres, selon l'analyse que consacre le philosophe Michel Serres aux six tapisseries de « *La Dame à la licorne* », concluant, avec poésie, à « *l'emprise tacite du tactile* » depuis le Moyen-Âge. Selon lui, la peau, organe du toucher, est supérieure aux organes des autres sens car elle les englobe. Elle existe par elle-même, mais elle est également à l'intérieur de l'oreille, du nez, dans la bouche.

Le toucher avec la main, chez les artisans, est une nécessité qui se manifeste tôt, d'une façon impétueuse, une sorte d'impératif auquel ils ne peuvent échapper. Les souvenirs des premiers contacts avec un tissu, avec le métal ou le bois constituent le récit fondateur de leur existence.

C'est par la peau, cet organe supérieur aux autres, que passe l'âme – lorsque l'on a pris le temps nécessaire de la retrouver. D'une peau à l'autre, cette migration engendre l'amour ; au contact de la matière, elle génère de la transformation.

La matière du bouliste, c'est l'acier, au carbone ou inoxydable, durci par la trempe. La forme, c'est la rondeur. Mélange de dureté et de douceur, de masculinité et de féminité. Le joueur palpe amoureux sa boule, l'essuie précautionneusement avec la serviette en coton, qui devient, en cet instant, suaire. Il la tourne par trois fois dans sa paume avant de la lâcher, en desserrant les doigts, en imprimant un léger coup de poignet. Chez lui, la migration de l'âme produit une trajectoire. Chez l'artisan, ce sera une transmutation.

Le métal est également la matière d'Armel Barraud, mais sous une forme effilée. Installée place Séverine, à la galerie Louise, cette jeune femme de trente-quatre ans est dentellière d'un type nouveau : elle a remplacé le textile par le fer. « *Petite, j'étais plutôt découpe ou modelage que coloriage. Je passais des heures avec mon grand-père qui bricolait dans son atelier. J'avais six ans quand il m'a donné un bout d'étain, je me suis éclatée. Dès que j'ai touché le métal, je me suis sentie à l'aise* ».

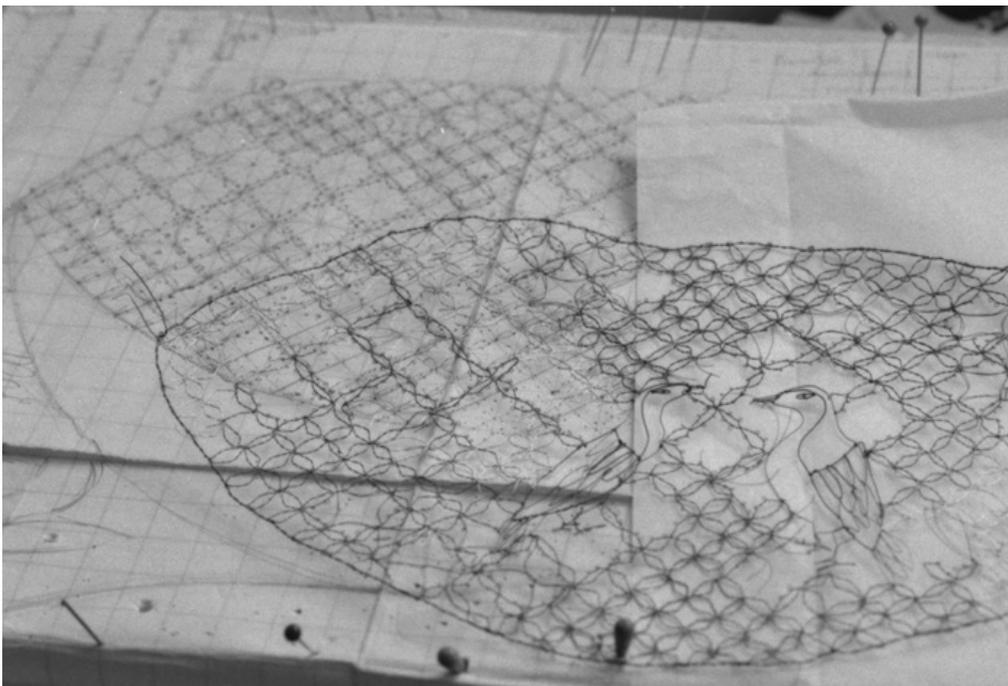
Plus tard, c'est le coup de foudre pour la dentelle. « *Un carré de mouchoir en dentelle, c'est très bête, mais quand j'en ai vu pour la première fois, j'ai eu des frissons. J'avais l'impression que cette matière fourmillait. Alors, j'ai eu envie d'apprendre* ».

Après ses études à l'École des arts appliqués, puis aux Arts décoratifs de Paris, Armel part pour le Portugal, en résidence artistique auprès de vieilles dentellières qui perpétuent leur technique ancestrale avec rigueur et opiniâtreté. « *Elles étaient sympathiques et généreuses. Parfois, elles se prenaient la tête pendant des heures à discuter de tel ou tel type de point* », se souvient la jeune femme. Elle y apprend la dentelle aux fuseaux – des espèces de petites quilles en bois qu'on manie par paires pour croiser le fil ; la répétition des motifs traditionnels remplit la dentelle. Dans cette technique, il n'y a pas de support. Le fond et la trame se confondent, tout se fabrique en l'air.

Armel prend cet héritage et le trempe dans la modernité. Elle mélange un métier d'art féminin, la dentelle, avec un matériau masculin, le fer. Élément dur à la place du mou textile. Élément de l'aiguille, non pas du fil qu'on passe dans le chas. Ainsi, l'outillage est mixte, lui aussi : en plus des ciseaux, fuseaux et autres épingles, il comprend des marteaux, une série de pinces à couper et à tordre le métal.

Armel crée d'abord le dessin avec sa trame sur un carton de dentelle. Ce jour, ce serait un poisson avec ses ailerons et ses écailles. Ensuite, elle plante des épingles qui vont jalonner la progression de son travail, et elle commence à manipuler les fuseaux. Elle croise les fils de fer autour des épingles qu'elle va enlever au fur et à mesure, pour les replanter plus loin. À la regarder travailler, on dirait que les quilles dansent alors qu'elle reste assise, immobile, légèrement penchée sur son métier. Le geste est vif, la progression – lente.

« *J'aime bien le métal car il résiste. Tu choisis, il choisit aussi. C'est un*



va-et-vient entre ce que tu veux, et ce qu'il veut. À la différence du fil de textile, qui est mou, il permet de créer des volumes, d'agrandir les échelles.» Armel travaille avec différents types de métal : du fil industriel noir, du fil argenté, du laiton aux reflets oranger. Les différentes couleurs et épaisseurs des fils créent les contrastes dans ses broderies et les font traverser par des vibrations lumineuses. Elle y ajoute parfois des formes de métal découpé.

Ses thématiques, elle les a en grande partie puisées dans *la Dame à la licorne* : des animaux fabuleux, des lions, des fourmillements de fleurs, des figures de femmes... « *Je voulais comprendre pourquoi cette tapisserie a fasciné le monde pendant tous ces siècles* ». La répétition des motifs, la répétition des thématiques – c'est cela, l'artisanat d'art. « *On s'inscrit toujours dans une histoire, on utilise des formes archaïques pour créer du nouveau. Il y a forcément une référence, même si on n'y pense pas* », dit Armel, et reproduit ses gestes vifs dans la lenteur, à l'infini.



Dans la même galerie Louise, on rencontre une brodeuse ou, plutôt, une illustratrice, enfin, les deux, car Sandra Dufour, trente-deux ans, a également créé son identité artisanale en mélangeant techniques et matériaux : elle dessine et peint avec le fil. Âme créative éprise de liberté, comme son père designer de meubles qu'elle a toujours vu travailler en indépendant, elle a voulu sortir des sentiers battus. Parisienne, elle quitte Paris pour Strasbourg, où elle fait ses études en illustration aux Arts décoratifs. Puis, grâce au programme Erasmus, elle part pour Dublin, au National College of Art and Design, où elle étudie la broderie et la sérigraphie, techniques qu'elle va intégrer à son travail d'illustratrice.

Elle se lance en indépendante à son retour de Dublin et démarche avec succès des magazines de presse, Marie-Claire Idées, Psychologies magazine, VIEW textile. Elle cède les droits de reproduction de ses illustrations, bien plus chronophages qu'un dessin, et garde les originaux pour les exposer ou les vendre à des particuliers.

Dans ses œuvres, le mélange savant de fils, de points de broderie et de textile produit sur le spectateur l'émotion que suscite la matière picturale. Lorsqu'elle brode à la machine à coudre, Sandra utilise le piqué libre. Libérée de la pression du pied-de-biche, l'aiguille devient alors crayon ou pinceau, en fonction du point de broderie que l'artiste va alors des effets qui vont de l'intensité des couleurs de la peinture à l'huile (dans *Solaire* ou *Flora*) aux teintes douces de la gouache (dans la série *Fumées*).

Quand elle brode à la main, Sandra joue sur l'épaisseur du fil et n'exécute pas les points de façon académique, mais les revisite et les adapte au dessin. Ainsi dans *Cumulus*, par exemple, où elle a reproduit à l'infini le point de bouclette, à l'instar des multiples gouttelettes invisibles qui constituent un nuage. Elle enrichit ses illustrations de bouts de tissus qu'elle applique en jouant sur les superpositions ou les transparences. Dans son atelier, à côté des bobines à fil, un pan de mur est meublé de tiroirs remplis à craquer de tissus qu'elle accumule, achetés neufs ou vieux, chez Emmaüs, ou en voyage, du coton, des dentelles, du brocart, des voilages.

Sandra expérimente également le mélange entre sérigraphie et broderie, notamment dans le diptyque *Les Époux* qu'elle a réalisé pour l'exposition collective *Motifs à mots*, organisée par l'artothèque de Montbéliard dans une ancienne maison d'ouvriers de l'usine Peugeot à Sochaux, en avril

2014. « *J'ai voulu réinterroger le couple de l'époque, en partant sur deux thèmes : l'abécédaire et la reprise.* » L'abécédaire était un passage obligé pour la jeune fille du début du siècle, qui apprenait dès l'école à broder les lettres de l'alphabet en point de croix pour marquer les vêtements. C'est l'abécédaire de la vie quotidienne de la famille ouvrière que Sandra a voulu créer à travers les objets qui la constituaient : l'usine, les rouages, la chaîne industrielle (le masculin) sont imprimés en noir ; la vaisselle, la machine à coudre, la table à manger (le féminin) sont brodées au fil rouge. Sandra a choisi le point de croix, ce point simple et répétitif qui illustre, par sa technicité même, la monotonie de la vie ouvrière.

Pour la deuxième toile du diptyque, Sandra a travaillé sur la reprise qui permettait à la jeune fille du début du siècle de réparer les vêtements déchirés ou usés. Dans cette technique, on recrée la trame verticale du tissu, et on la croise horizontalement, comme dans le tissage, mais avec un fil et une aiguille. Sur la toile, ces croisements de bandes rouges et noires, brodées et imprimées en sérigraphie, entourent les figures stylisées de l'homme et la femme. Pour Sandra, la reprise dans le textile exprimerait, dans la vie, l'idée des réajustements nécessaires au sein du couple.

Je lui demande s'il lui arrive de se piquer les doigts quand elle brode et elle éclate de rire : c'est la question que lui posent les enfants dans les ateliers d'initiation à la broderie qu'elle anime au Pré Saint-Gervais. « *Je me suis piquée une seule fois à la machine à coudre, cela fait horriblement mal. Sinon, cela m'arrive rarement. Je brode sans dé à coudre, je n'aime pas ça, il fausse le contact* ».

Ce contact pur auquel les artisans aspirent, quitte à se faire mal, à se blesser, car il laisse migrer l'âme du corps à l'objet et lui insuffle la vie. J'imagine la peau des doigts patients de la brodeuse, qui se frotte tous les jours à l'aiguille ; j'imagine l'évolution de son empreinte digitale avec le temps, la modification des dermatoglyphes, la sérigraphie que le travail d'artisan aura imprimé sur l'épiderme. La peau tatouée par la vie.

Le toucher, sa force et sa magie, Christine Marot l'a découvert au cours d'un projet de tapisserie avec des aveugles, organisé par le Lycée d'arts appliqués de Sèvres où elle a fait ses études. Aujourd'hui, à trente-trois ans, elle tient sa boutique-atelier Biomôme, place Séverine, petit paradis de vêtements qu'elle confectionne pour les enfants. Mais elle se souvient de cet instant où elle a ressenti, au travers des yeux de non-voyants, de façon amplifiée, les émotions que peut provoquer le contact avec la douceur ou la rugosité d'une matière textile. Et celle-ci l'emportera sur ses autres passions. « *J'étais une touche-à-tout, j'ai fait de la photo, de la peinture, de la sculpture. Tout cela m'a forgée. Je n'ai pas fait d'études supérieures et prestigieuses, je voulais vivre.* » Elle part pour Tourcoing faire un BTS de stylisme en prêt-à-porter, où elle apprend les bases de la couture : comment concrétiser une idée d'habit à plat, sur un carton, pour ensuite la transformer en volume, en assemblant les différents éléments du patron. L'architecture du vêtement.

Le choix inconscient de « l'école de la vie » va entraîner la jeune Christine dans un parcours passionnant. De retour à Paris, elle décide de passer le diplôme de métiers d'art costumier et cela entraîne une rencontre fondatrice. Cette année-là, 2001-2002, Philippe Decouflé prépare un spectacle de fin d'études avec la treizième promotion du Centre National des Arts du Cirque, *Cyrk 13*, et Christine est rattachée au projet. Elle se voit confier la fabrication de deux costumes, celui d'un oiseau, et celui de monsieur Loyal, une structure de cerceaux, une sorte de cage thoracique pliable qui se désarticule au fur et à mesure. « *C'était une rencontre incroyable. Decouflé m'a dit que j'étais faite dans une bonne pâte, et cette expression m'est restée gravée là* », dit-elle en souriant, désignant de l'index sa jolie tête.

La voici lancée dans une carrière de costumière, notamment pour un grand atelier parisien, *FBG 22 11*. Costumes historiques, corsets, jupons et crinolines ; costumes de cabaret, costumes pour le cinéma, la publicité, les revues de haute couture... « *C'est là que j'ai vraiment appliqué dans la vraie vie ce que j'avais appris à l'école. J'ai appris à bidouiller.* » Intermittente du spectacle, Christine Marot travaille également comme habilleuse, au théâtre comme au cinéma. « *Tu prépares les costumes en amont, dans le bon ordre, de façon à assurer le changement pendant la représentation, tu habilles le danseur en quelques secondes, dans le noir, sur une chaise. Tu dois être parfaitement raccord sur tout. J'ai fait jusqu'à neuf costumes en une soirée* ». Rapidité, coordination et résistance au stress s'ajoutent alors au sens esthétique et au savoir-faire de la couturière.



Christine vit l'accélération à outrance jusqu'au jour où, il y a quatre ans, elle perd le statut d'intermittente, un coup difficile qu'elle prend comme une occasion pour rebondir vers ce qu'elle a envie de faire : « *mes vraies choses* ». Elle vient d'accoucher et habite un des pavillons blancs de la cité-jardins avec son compagnon, menuisier et compositeur de musique électronique. « *Le fait d'être maman m'a donné envie de créer des vêtements pour enfants que je ne trouvais nulle part ailleurs* ». Christine conçoit sa première collection pour garçons et filles à la maison, à l'étroit, avec la conscience aiguë de ce que coûte chaque geste. Elle prend des photos, « bidouille » une présentation sur internet, contacte des boutiques, envoie des dossiers. Puis, « de fil en aiguille », autre expression qu'elle affectionne, les premières clientes arrivent, les premières participations à des expositions éphémères. Elle intègre le pôle des métiers d'art de la Maison Revel, à Pantin, créé en 2008 et géré aujourd'hui par la communauté d'agglomération Est Ensemble. « *Ce réseau d'artisans d'art offre des occasions de présenter son travail ou de faire des rencontres intéressantes. Puis, c'est une forme de reconnaissance de pouvoir l'intégrer* », estime-t-elle.

En septembre 2011, elle aménage le local de la place Séverine. Côté atelier, on trouve deux machines à coudre : une surjeteuse et une piqueuse plate brodeuse semi-industrielle, une presse manuelle pour pressions et œillets, des bobines de fils, un éventail de ciseaux, un coin mercerie composé de chopes IKEA pour céréales remplis de boutons, élastiques, ganses et autres galons. Et, l'instrument du couturier – le perroquet – une règle à courbes permettant de dessiner les patrons, ces bouts de carton pensés de façon à créer le volume.

Concernant la matière, Christine a une prédilection pour le coton, la popeline. Elle achète des chutes de cuir aux maisons de haute couture par le biais d'associations pour fabriquer pour fabriquer des chaussons. Elle propose également un choix riche de toiles cirées aux motifs seventies qu'elle a déniché à Londres.

Côté boutique, on retrouve ses collections enfant joliment rangées : de petites vestes d'été ou molletonnées, des cache-cœurs, des bloomers, des robes, des sarouels. L'inspiration asiatique omniprésente vient de ses voyages en Thaïlande, en Inde, en Malaisie. Les couleurs sont vives, contrastées, les motifs, années 50 ou 70, représentent des fleurs stylisées, des labyrinthes, des étoiles.

Enfin, le produit phare de Christine Marot, sa création personnelle – le bavoir à fond amovible qui facilite le nettoyage, en coton côté bébé, enduit d'acrylique de l'autre, souple et pliable.

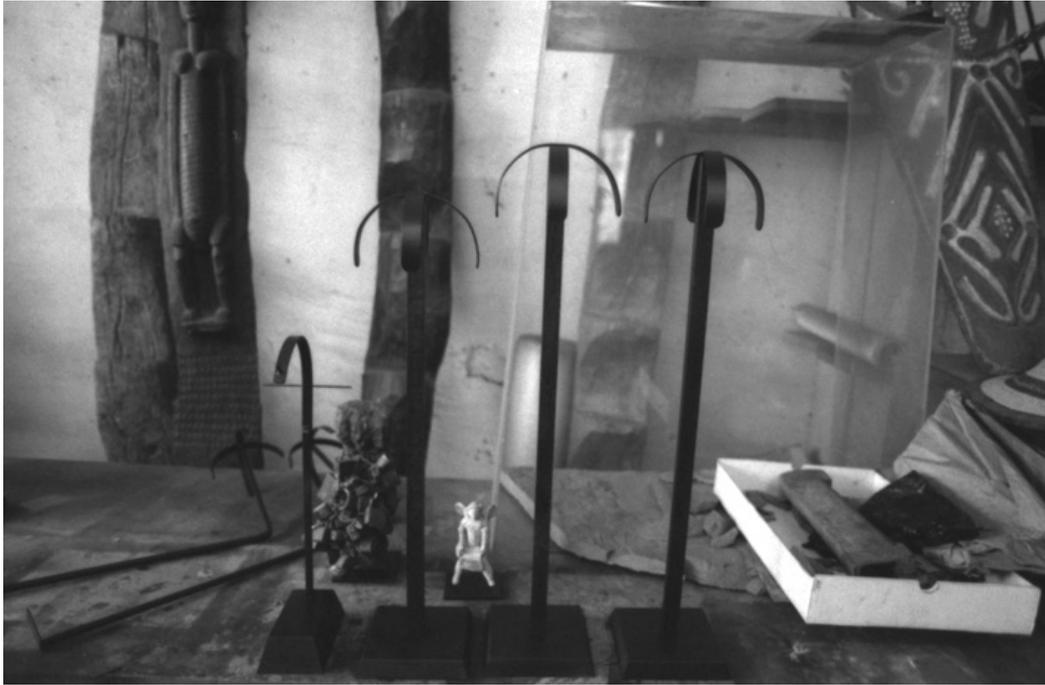
En sortant du monde propre, doux et embaumé comme une peau de bébé de « Biomôme », on tombe sur une longue vitrine sale, les stores en métal baissés à moitié. C'est à peine qu'on ose pousser sa porte, tout aussi hostile, et pourtant, elle enferme un univers autrement enchanté, celui de l'art populaire de contrées ou d'époques éloignées. Et un homme profondément gentil, quoique noirci par le travail et gauche dans les manières : Bruno Levesque, le socleur. Aussi brut et beau de simplicité que les statues africaines dressées le long des murs de son atelier.

En arrivant avec ses parents de Sevrans à la cité-jardins Henri-Sellier, en 1980, il redouble d'emblée sa troisième au collège Jean-Jacques Rousseau. Manuel né qui s'est toujours ennuyé à l'école, il s'inscrit en CAP d'ébéniste. Après, il travaille dans une société d'import-export de mobilier et d'objets d'art, située dans les quartiers Rive gauche. Il voyage beaucoup, au Pakistan, en Inde, au Népal, il expédie les meubles, les restaure une fois de retour à Paris, assure la gérance de la boutique. Mais lorsqu'elle ferme, au bout d'une bonne vingtaine d'années, Bruno a beaucoup de difficultés à retrouver un travail.

« J'ai pensé au soclage car les clients, quand ils voyaient un objet, me disaient : « C'est beau mais ça ne tient pas ». » Une vieille connaissance, réparateur de bijoux, lui apprend la soudure, notamment la technique du brasage. Il démarché des collectionneurs, des galeristes parisiens, il achète l'outillage de base – un chalumeau, une perceuse, trois limes, un marteau, – il transforme la future chambre du premier de ses trois fils en atelier, et... il se lance. Quelques années plus tard, il reprend le bail de l'atelier de vernissage de meubles qui fait le coin entre la place Séverine et l'avenue Édouard-Vaillant.

Un socle se négocie entre cinquante et cent euros – il faut donc socler, pendant le mois, pour nourrir une famille. Tous les lundis, Bruno se rend aux Puces de Saint-Ouen, il récupère des objets achetés par des clients le week-end, et retourne vendredi pour les livrer avec leur socle. En période creuse, il retourne démarcher les galeries parisiennes.

Que ne trouve-t-on pas parmi ces objets ! À côté des masques et statuettes africaines ou asiatiques, des cuillères, peignes, bijoux et autres cache-sexe, à côté des étoiles et coraux de mer, à côté des fossiles et des morceaux de météorites, très à la vogue dernièrement, on trouve des curiosités insoupçonnables. Des gants de cosmonaute, par exemple.



« Un client avait un gros stock d'accessoires de cosmonautes russes. Un gant, ça partait dans les trois mille cinq cents euros. Il fallait les mettre sous cloche en verre car ils avaient voyagé dans l'espace. » Ou alors, ces hameçons en bois de chasse à la baleine, du début du XX^e siècle, peints en couleurs vives et exhumés des terres glacées d'Alaska. « C'est drôlement difficile de les socler. Il faut fabriquer un chevalet tout fin, avec de toutes petites soudures... Ça se rapproche de la bijouterie », soupire Bruno.

Fabriquer un socle paraît simple, une ou deux tiges en acier, une soudure, une base en chêne ou en tôle. Et pourtant, c'est un art subtil qui consiste à faire tenir l'objet en équilibre et de rendre le socle le plus discret possible. Chaque objet a son point d'équilibre, en fonction de son poids et de sa taille. « Comment je fais ? Je commence par réfléchir ». Il fait des essais, il réajuste, il fabrique. Il ponce le fer au lapidaire ce qui produit des tonnes de poussière. Il plonge les tiges soudées dans de l'acide chlorhydrique pour décaper le gras de la brasure, et les peint ensuite en noir. Il découpe à la tronçonneuse le chêne ou la tôle des socles qu'il recouvre de velours. Et ses mains calleuses et noircies portent l'empreinte de ce travail.



Deux jolies vitrines se succèdent en descendant dans l'avenue Jean-Jaurès, les ateliers de Serge Barto et de Christine Deval.

Christine est tapissier. On retrouve dans la dénomination de son métier ce mélange masculin-féminin, et l'impossibilité de tracer la ligne de démarcation rassurante qui séparerait deux identités pures, car féminiser le mot modifierait son sens : la tapissière, souvent épouse du tapissier dans les temps anciens, fabrique des rideaux et des coussins d'ameublement.

Pourtant, rien de plus féminin que ce tapissier de l'avenue Jean-Jaurès, la chevelure noire et les yeux d'un bleu intense, la silhouette frêle apprêtée simplement mais avec goût, la gorge ornée de quelque collier fantaisie. Cette Gervaisienne de souche issue d'un milieu modeste, a un sacré parcours. Jeune, elle fait du secrétariat, mais ce besoin de travailler avec la matière, de la toucher, de la transformer, la pousse à se requalifier. Elle s'inscrit à l'école du soir en bijouterie et apprend la soudure, le maniement du laiton ou du fil d'argent, le montage de pierres semi-précieuses. Pendant dix ans, elle fabrique des bijoux de fantaisie pour des créateurs. En 2004, elle se met même à son compte, mais quatre ans plus tard, en 2008, avec la crise et l'arrivée massive de la production chinoise, elle perd sa clientèle. *« Il a fallu que je réfléchisse à une reconversion »*. Fêrue de décoration, elle décide de devenir tapissier. S'inscrit d'abord à des cours dispensés par la mairie de Paris, poursuit sa reconversion tardive à l'institut de formation INFA Crear, à Villepinte. *« J'ai fait deux fois le tabouret du tapissier, qui présente toutes les difficultés que tu peux rencontrer sur un fauteuil. »* Ensuite, elle travaille plus ou moins gracieusement pour Sandrine Chamayou, dont l'atelier « Effet d'intérieur » dédié à la tapisserie d'ameublement est installé au sein du pôle d'artisanat d'art à Pantin. Quand elle se sent prête, en 2012, Christine contacte le service du développement économique de la ville du Pré Saint-Gervais et finit par s'installer dans le local de l'avenue Jean-Jaurès. *« J'ai démarré avec rien, j'ai dû tout acheter, de l'agrafeuse au compresseur, le ramponneau, les aiguilles courbées, les matériaux, ressorts, sangles, le crin, de la ouate, de la mousse. »*

Avec ses cinquante ans et cinquante kilos, Christine n'a pas froid aux yeux. Quand on la regarde, on se demande comment ce brin de femme a pu choisir un métier aussi physique. Elle avoue d'ailleurs ses difficultés. *« Les canapés, il faut se les monter sur les tréteaux ! »* Quand elle n'y arrive pas toute seule, comme pour cette méridienne banquette au lit dépliant,

elle appelle à la rescousse de jeunes apprentis qu'elle a rencontrés au cours de ses formations. Et ils rappellent car ce bout de femme a du charme et un caractère bien trempé.

Presque tous les gestes du tapissier demandent de la force physique. Le sanglage sous l'assise. Le guindage des ressorts – on les pose sur les sangles, et il faut les maintenir baissés à une certaine hauteur tout en les reliant par un système complexe de cordes et de nœuds pour les consolider. La mise en crin n'est pas non plus de tout repos : il faut écarter le crin, qu'il soit végétal ou animal, l'ébouriffer, lui donner de la souplesse, de l'homogénéité. On l'enveloppe ensuite d'une toile dure que l'on rabat à la main sur le chanfrein, en suivant le contour du fauteuil. « *Tu travailles ta garniture, tu la malaxes, tu t'assois dessus pour tasser. Les semences, tu les appointes juste, en tenant la toile. Rien n'est fixe tant que la mise en forme n'est pas finie* », explique Christine. Et de conclure : « *Si le fauteuil est bien fait, tu as mal aux mains, aux bras, aux épaules, ça chauffe partout* ».

Ce qu'elle aime par-dessus tout, ce sont les finitions. On voit dans l'éclat de ses yeux son amour pour les tissus d'ameublement, leur beauté, leur matière. Elle montre ses collections, ces espèces de carnets avec des échantillons de tissus. « *Certaines valent cent cinquante euros* », explique-elle. Pendant le week-end Paris Déco Off, lorsque les show-room de maisons prestigieuses d'ameublement ouvrent leurs portes aux professionnels et au grand public, elle fait un tour rue du Mail et rue Furstenberg.

C'est probablement à cause de cela – la beauté des tissus, de la passementerie, des ornements – que Christine s'est lancée dans cette folle aventure. Parfois, vu les douleurs qui l'assaillent, elle se demande si elle a fait le bon choix, mais le doute fait partie de sa force mentale. « *Ce que j'aime, c'est prendre un fauteuil vieux, tout abîmé, et lui redonner vie.* »

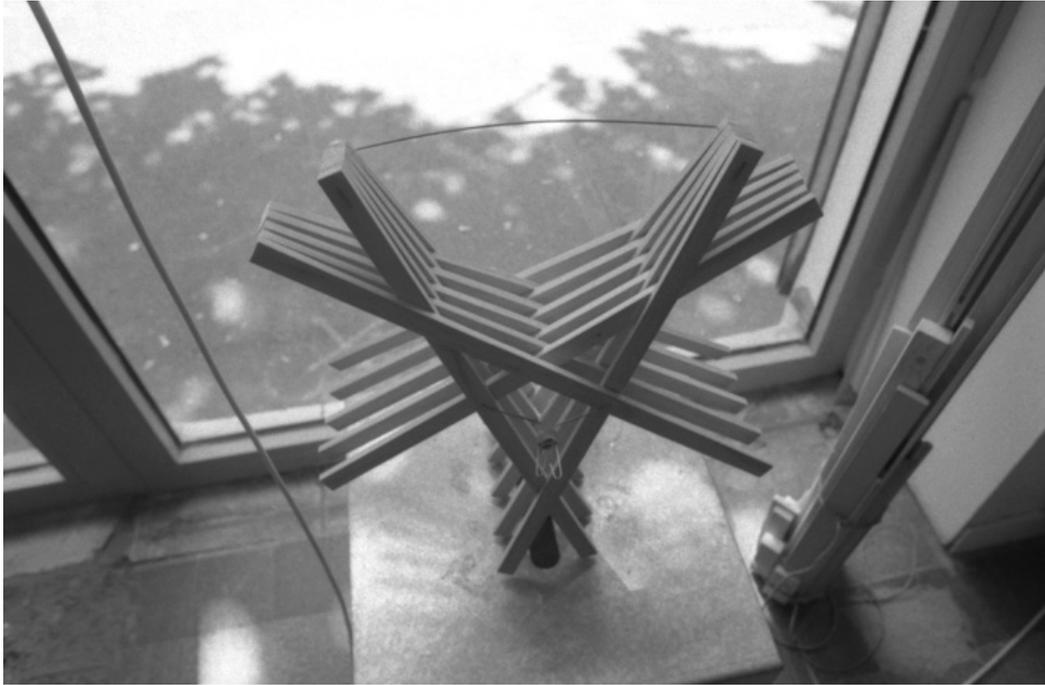
Serge Barto est le dernier arrivé parmi les artisans d'art de la cité-jardins. Il s'installe au printemps 2014, appréciant l'accueil et le soutien de Christine Deval. Fils d'architectes nantais, il a fait l'École d'architecture d'intérieur à Perpignan, et a suivi pendant un temps les chemins battus, travaillant dans le graphisme, la scénographie, le montage et démontage d'expositions.

Puis, en 2002, il prend subitement le virage vers l'art qui l'amène sur l'île Seguin, dans l'ancienne usine Renault. « *C'était fascinant, une ville interdite, avec ses gigantesques machines fantômes et des tournevis posés encore sur les plans de travail. Elle était fermée, mais beaucoup de gens y allaient. Des flics faisaient des rondes, tout le monde avait peur de tout le monde* ». Dans cet univers immense, hors échelle, Serge choisit de ramasser le minuscule – des bouts de circuits électroniques qu'il va transformer en micro luminaires. Il les appelle « Moustiques », des insectes qui tiennent sur un fil, les deux « pattes » posées sur le mur.

Serge Barto affectionne les jeux d'échelles. Ainsi, dans sa série *Personne*, il creuse un personnage minuscule dans une plaque en béton. Il la scanne ensuite en haute définition et imprime l'image en très gros format. Le résultat est troublant. « *On voit une ombre, on ne comprend pas ce que c'est. J'aime bien cette idée d'apparition disparition.* »

L'attraction pour la lumière lui vient de son enfance à Nantes, et ses déambulations industrielles sur l'île Seguin ne sont pas sans lien avec ses balades en solex sur le port de Nantes. Ce sont les souvenirs de bateaux et de cordages qui lui ont inspiré la série *Les Cabanes dans les nuages*, un système de lattes en bois croisées et liées par des cordes. Lorsqu'on suspend l'ensemble, il se déplie et forme un volume, une sculpture. Avec ces œuvres, il a participé à des expositions de Land-Art. Il en a suspendu une dans le square Henri-Sellier. Parfois, il ajoute à l'intérieur un luminaire.

Dans une autre série, *Quartiers en lumière*, il travaille à partir de plans de quartiers urbains, qu'il reconstruit en boîtes de bois, en évitant les îlots d'immeubles et laissant les rues en plein. Il éclaire l'ensemble de l'intérieur. La première de ces sculptures lumineuses était basée sur le quartier bruxellois Saint-Géry, et exposée lors des Nuits blanches de Bruxelles. « *Je continue à explorer cette piste, j'aimerais bien en réaliser une à partir du plan de la place Séverine* ». Pour l'instant, il s'approprie l'espace



et aménage son atelier, qui fait face à la bibliothèque François-Mitterrand et l'escalier qui descend vers la Villa du Pré. « *Mes clients potentiels se trouvent là-bas, mais ils ne remontent jamais* », dit-il d'une voix sans lumière.

Et moi, je descends les escaliers, je traverse pour la énième fois la Villa du Pré, la Grande-Avenue belle et souvent déserte, et je pense à la mixité sociale, aux méfiances réciproques, à ce mélange chanté par le philosophe et si difficile à atteindre. Je passe sous le porche et me retrouve devant la mairie. J'hésite – métro 7 bis, bus 48, Vélib' ? Ou bien pousser jusqu'à Pantin, métro Hoche, ligne 5 ? Ces parcours, je les ai empruntés et réempruntés tant de fois, en artisan de la marche.

Lequel vais-je choisir pour rentrer ?

biographies

Rouja Lazarova

Après plusieurs mois passés dans la cité-jardins Henri-Sellier du Pré Saint-Gervais auprès des artisans d'art et des habitants de janvier à juin 2014 et dans le cadre de la convention de coopération culturelle signée entre la Ville du Pré Saint-Gervais et le Département de la Seine-Saint-Denis, Rouja Lazarova écrit *Migrations de l'âme*.

Née en 1968 à Sofia, dans la Bulgarie communiste, Rouja Lazarova étudie la littérature et la langue françaises. Dans son œuvre, Rouja Lazarova explore ses hantises: la peur, la violence réelle ou symbolique, la manipulation mentale. Elle interroge la langue avec sa sensibilité formée par vingt ans de propagande.

Après avoir vécu la révolution de 1989 et ses désenchantements, elle s'installe à Paris et poursuit ses études à l'Institut d'études politiques. Elle commence à écrire en français, d'abord des articles de presse, puis de la littérature. Elle publie trois romans, *Cœurs croisés* (Flammarion 2000), *Frein* (Balland 2004) et *Mausolée* (Flammarion 2009).

Dorothee Davoise

Née en 1983, Dorothee Davoise vit à Paris. Elle travaille dans un atelier au Pré Saint-Gervais depuis septembre 2013 où elle développe son travail de plasticienne. Sortie félicitée en 2007 de l'École Professionnelle Supérieure d'Arts Graphiques et en 2011 des Beaux-Arts de Paris, Dorothee Davoise présente régulièrement son travail lors d'expositions en France et à l'étranger. En 2012, *Topos*, un ouvrage de ses photographies, est publié aux éditions Filigranes. Sa démarche questionne les rapports qu'entretiennent la photographie et la sculpture sur l'évolution des matériaux dans une recherche de formes et de rythmes. Elle travaille sur les empreintes et la mémoire.

<http://dorotheedavoise.com/>